

Gabriel Ringlet, prêtre catholique : “ Le confinement est l’occasion d’inventer de petites célébrations domestiques ”

Elise Racque

Publié le 12/04/2020. Mis à jour le 12/04/2020 à 07h59.

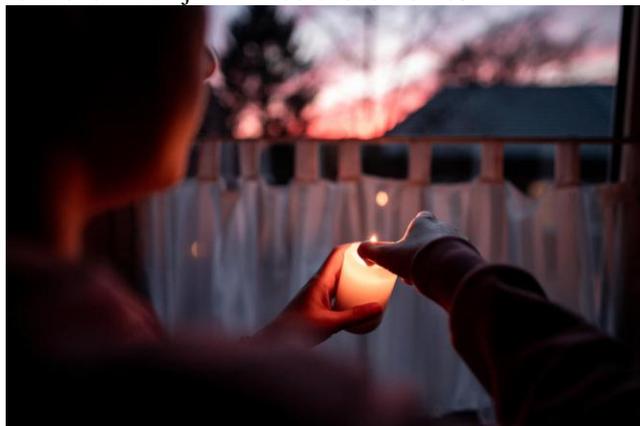


Photo: Fabian Strauch/dpa/AFP

Gabriel Ringlet : “Nous découvrons que l’effet papillon existe effectivement : un tout petit rien chez moi peut provoquer la tempête à l’autre bout du monde.”

Gabriel Ringlet, prêtre-poète qui réinvente la messe en y convoquant l’art laïc, oppose à la douleur, à l’angoisse et au deuil engendrés par l’épidémie la “liberté créatrice exceptionnelle de chacun”. Pour l’écrivain et théologien belge, ce moment offre à l’Église catholique une chance précieuse de se renouveler.

Prêtre catholique, écrivain et théologien belge, Gabriel Ringlet vit le confinement dans son prieuré, d’où il sort régulièrement pour célébrer des funérailles dépouillées. Ses longues années d’accompagnement des malades en soins palliatifs lui ont appris l’importance de célébrer la fin de vie pour s’en réapproprier le récit. Pour ce prêtre-poète qui réenchante la messe en y convoquant l’art laïc, le confinement rend d’autant plus essentiel le symbolisme sensoriel de la célébration, aussi minimale soit-elle. Il en est convaincu : la distance imposée par la pandémie peut donner l’élan de liberté nécessaire aux croyants et aux non-croyants pour inventer de nouveaux rites domestiques, et affronter ensemble la douleur de l’angoisse, de la maladie et du deuil.

La pandémie et le confinement nous confrontent à notre fragilité physique mais aussi psychique, en réveillant des angoisses... Gabriel Ringlet : Nous découvrons que l’effet papillon existe effectivement : un tout petit rien chez moi peut provoquer la tempête à l’autre bout du monde, et inversement. Découvrir que la fragilité est un phénomène mondial, ce n’est pas rien. Chacun d’entre nous est donc amené à interroger sa propre fragilité. Oser accueillir ses failles dans sa vie de tous les jours me paraît essentiel. Nous n’y arrivions pas naturellement ; peut-être allons-nous les découvrir à travers notre confinement, pour parvenir à regarder autrement nos fragilités personnelles. Et en faire une force.

“Il ne faudrait pas que le confinement biologique entraîne, en plus, un confinement symbolique tout aussi bouleversant.”

Le coronavirus nous impose le temps de l'urgence, et l'espace de la distance. Comment accompagner tout de même un proche gravement malade, en fin de vie ?

La situation actuelle est très douloureuse. En soins palliatifs, nous essayons ordinairement de porter un regard global sur la personne, par le soin physique mais aussi psychologique et spirituel. Or, actuellement, c'est impossible. En Belgique, un seul proche peut être présent dans la chambre d'hôpital – et personne n'est admis dans les Ehpad.

Quand un proche peut être présent, je pense que cette personne, seule au chevet, doit être à la fois singulière et plurielle en faisant sentir le plus possible au malade la présence des absents. Là où ils sont permis, des objets – un dessin d'enfant, une photo – peuvent jouer ce rôle. Pourquoi ne pas créer un « mur de la présence » pour accueillir ces signes d'une présence élargie ?

Accompagner les derniers jours d'un être cher de cette manière, à distance, est un véritable arrachement, une mutilation. Je suggère que les proches qui ne peuvent pas être là physiquement construisent quelque chose à la maison : un petit rituel domestique du détachement pour célébrer l'adieu, auquel on peut associer les enfants. On peut allumer une bougie, regarder des photos, écouter une musique que le malade aimait bien, lire un texte... L'enjeu est de donner du souffle dans l'étroitesse, d'élargir la présence malgré la distance. C'est un moyen d'être en communion avec le malade.

Cette situation est aussi une terrible souffrance pour les équipes soignantes, condamnées à la rapidité et à la sobriété. En Belgique, habituellement, la loi double le temps de présence des infirmiers auprès des malades en soins palliatifs. Aujourd'hui, cela n'existe plus. On n'a plus le temps de faire prendre un bon bain, un massage aux huiles essentielles, ou de recueillir une confiance.

Les funérailles sont, elles aussi, réduites au strict minimum, en très petit comité. Comment préserver ce temps nécessaire de la dernière séparation ?

À la souffrance de ne pas se dire adieu dans les derniers moments en se touchant, par une dernière caresse, s'ajoute la souffrance de ne pas pouvoir faire mémoire du proche disparu dans la fraternité du coude-à-coude. Il ne faudrait pas que le confinement biologique entraîne, en plus, un confinement symbolique tout aussi bouleversant. Car c'est bien là la force du rite des funérailles, qui lie les gens entre eux. Quand elles sont tendres et bien préparées, on constate à quel point elles dégagent de la chaleur et préparent le travail de deuil. Quand on se retrouve en tout petit comité à l'entrée du cimetière, tous ces éléments chaleureux s'estompent et la souffrance de la perte est d'autant plus grande que les amis intimes sont absents.

“La célébration sert précisément à élargir l'humain qui est en nous, à faire en sorte de ne pas se recroqueviller sur soi-même.”

Pourquoi le temps de la célébration, religieuse ou non, est-il si important ?

Dans la vie, il y a ce qui nous arrive, de la naissance à la mort, dans notre existence privée et publique. Mais cela ne suffit pas si nous ne le ressaisissons pas sur le plan symbolique, dans la joie comme dans le malheur. Croyants ou non-croyants, nous avons, pour reprendre l'expression de Rainer Maria Rilke, à « *faire avec de l'ici de l'au-delà* ». La célébration nous raconte une histoire qui concerne notre propre vie. Une célébration sert aussi à aimer, qu'elle réunisse un large public ou qu'elle soit beaucoup plus intime. C'est essentiel.

Je pense aussi à ce que dit la rabbin Delphine Horvilleur : dans cette épreuve, l'humanité va-t-elle se briser ou au contraire s'élargir ? Qu'est-ce qui fait que l'humain en moi en sera amplifié ou bien éclipsé ? La question reste ouverte, mais la célébration sert précisément à élargir l'humain qui est en nous, à faire en sorte de ne pas se recroqueviller sur soi-même.

La célébration éveille aussi aux détails sensoriels d'un quotidien qui peut nous sembler morne... Dans votre livre paru en 2018, *La Grâce des jours uniques*, vous expliquez à quel point le symbolisme des sens est important pour célébrer un moment particulier de l'existence.

Une célébration n'est pas éthérée, elle est tout sauf abstraction. Dans nos célébrations au prieuré, nous essayons de solliciter tous les sens de l'assemblée. Tout ça sort des tripes, pas du cerveau ! L'art, l'imagination, un parfum, une musique, peuvent faire la différence. J'ai le souvenir par exemple des funérailles d'un petit garçon de 13 ans. Nous avons choisi le piano plutôt que l'orgue. Ce son, si doux, a été déterminant. Il a su s'adapter à la gravité du moment tout en exprimant la légèreté de tous ses camarades de classe.



Gabriel Ringlet. ©Maurice Rougemont/Opale/Leemage

Vous invitez d'ailleurs des artistes, croyants ou non, à participer à vos messes.

Oui, toujours. Un artiste ou un témoin de l'actualité. Pour la semaine sainte, nous avons prévu d'inviter la journaliste et théologienne Christine Pedotti le Jeudi saint, et la romancière Amélie Nothomb pour le Vendredi saint. Samedi, la religieuse psychanalyste Isabelle Le Bourgeois aurait dû nous rejoindre, autour de son livre *Le Dieu des abîmes*, paru en début d'année.

Avec Amélie Nothomb, nous avons prévu de construire la liturgie autour de son livre *Soif*, en lien avec l'Évangile de la Passion. Nous allons essayer de vivre ce temps à distance en envoyant par mail les textes écrits par nos trois invitées. J'ai aussi envoyé des textes pour permettre aux gens de bénir eux-mêmes le parfum chez eux, pour réaliser le rite de l'onction de Béthanie. La distance n'empêche pas l'imagination !

“Pascal disait que le malheur des gens, c'est de n'être pas capable d'être heureux dans leur petite chambre. Alors comment être heureux dans notre petite chambre de confinement ?”

Les chrétiens qui vivent la Semaine sainte confinés sont privés des célébrations habituelles. Cette situation est-elle l'occasion de développer une liberté créatrice dans la manière de vivre leur foi ?

Nous aspirons tous à nous retrouver, c'est certain. Mais en attendant, je pense que le confinement permet effectivement une liberté créatrice exceptionnelle. Pascal disait que le malheur des gens, c'est de n'être pas capable d'être heureux dans leur petite chambre. Alors comment être heureux dans notre petite chambre de confinement ?

Je suis frappé de voir l'imagination des gens. Dans mon prieuré, nous allons lancer en mai une école de la célébration, avec une pasteur genevoise et une franc-maçonne. Nous avons prévu vingt places et nous avons reçu quatre-vingts candidatures. Ce sont des hommes et des femmes, croyants ou non, qui veulent apprendre à célébrer. Dans la plupart des cas, on n'a pas besoin d'un prêtre ou d'un pasteur pour mener une célébration ; il n'y a pas que les sacrements. Un laïc, par exemple, peut tout à fait célébrer des funérailles. Si de plus en plus d'hommes et de femmes se forment à cela, tant mieux ! Je me dis que cette période de confinement est déjà l'occasion de poser des gestes – je n'ose pas dire s'entraîner –, en tout cas d'inventer de petites célébrations domestiques. Oui, de la créativité s'exprime, c'est peut-être une chance dans la malchance de ce que nous traversons.

“L’Église doit retrouver le vrai sens du sacré à travers la célébration.”

Une chance aussi de faire avancer l’Église catholique dans sa lutte contre le cléricisme et la figure d’un prêtre omniscient ?

Oui. Ce temps de confinement peut être l’occasion pour l’Église de s’éloigner radicalement du cléricisme, qui est un péché mortel. Tous les drames de l’Église, y compris la pédophilie, découlent d’une confusion qui place le sacré là où il n’est pas. L’Église doit retrouver le vrai sens du sacré tel que nous venons d’en parler à travers la célébration, retrouver le vrai sens de la laïcité dont chacun a besoin pour s’éloigner du cléricisme, et retrouver une certaine radicalité évangélique qui mette l’accent sur les véritables urgences et pas seulement sur l’entretien de la boutique...

J’espère que cette chance sera saisie. Sinon, j’ose espérer et je crois que les hommes et les femmes de la base partiront dans cette direction d’eux-mêmes. Lorsque j’ai publié mon livre sur la célébration, je ne m’attendais pas à autant de réactions (des centaines) qui m’ont dit : « Je crois que j’ai vocation à célébrer. » Comme si les gens se libéraient en comprenant qu’ils n’avaient plus à attendre la permission de leur curé. Il y a donc là un vaste chantier d’ouverture. L’idéal serait que les responsables de l’Église l’encouragent et s’en réjouissent en y voyant un potentiel de renouvellement. Mais il ne faut pas attendre l’encouragement s’il ne vient pas : il faut y aller !

À lire

La Grâce des jours uniques, éd. Albin Michel, 2018.